

PÈRE PHILIPPE

Cités
du
Coeur

A group of six young men and a dog are posed in front of the large red text. The men are dressed in casual streetwear, including jackets, hoodies, and track pants. One man in the center is kneeling and holding a brown and white dog. The overall aesthetic is urban and contemporary.

Avec les jeunes de la rue

SALVATOR

Cités du CŒUR

Avec les jeunes de la rue

Les jeunes des cités : un monde à part qu'on appelle la « racaille ». Un univers de rap, de violence, de galères, de drogue, d'incertitude et parfois de séjours en prison. Mais avant tout un univers d'amitié, de solidarité, de générosité et de loyauté.

Ces adolescents à la dérive ont touché le cœur du père Philippe. Depuis quinze ans, dans les quartiers proches de Marseille, il se fait le serviteur de ces jeunes assoiffés de vérité. Prêtre et éducateur, il accompagne humblement la vie de ces jeunes dans leur désarroi mais aussi leurs espoirs. Avec son équipe, par l'écoute et la disponibilité, il devient peu à peu leur porte-parole pour les aider à bâtir leur avenir. Dans ce témoignage poignant, à travers l'histoire de plusieurs d'entre eux, il raconte son combat pour que ces jeunes trouvent enfin leur place dans un monde qui leur est hostile, et que de ce parcours puisse naître une bienveillance, une espérance.

*Natif du Midi, le **père Philippe** est prêtre depuis 2006. Vicaire à Istres (Bouches-du-Rhône), aumônier des jeunes sur son secteur, il œuvre aussi auprès d'adolescents et de jeunes adultes en voie de rupture au sein de l'association Jeunes et Solidaires qu'il a créée avec une dizaine de bénévoles.*

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. Joints de cannabis (terme familier).

Exister pour quelqu'un

PARMI ces jeunes, Romain était un gars du Nord, un « Ch'ti », arrivé depuis peu dans la région avec sa famille. Son accent si particulier trahissait de toute évidence qu'il n'était pas né supporter de l'OM. (Depuis, il l'est devenu, évidemment !) Du haut de ses 16 ans, il était tout sauf un mec à embrouilles. On s'estimait. L'école, il l'avait arrêtée depuis un moment. À la place, les histoires, le business, les produits. Un grand vide, surtout, depuis qu'il avait laissé ses racines, et le besoin de retrouver ses repères, de savoir qui il était.

Tandis qu'on partageait un moment avec les gars et que le rap, comme souvent, résonnait, comme pour marquer la signature de ces moments passés dans les quartiers, voilà que l'adolescent m'interpelle :

— Vas-y, baisse le son, s'te plaît !

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— J'ai une question à te poser.

Et le jeune de poursuivre :

— Tu parles à Dieu, toi ?

Un peu surpris par la question, je répondis cependant :

— Oui... ça m'arrive...

Romain paraissait songeur :

— Mais comment tu fais pour parler à Dieu ? Vas-y, explique-moi : tu dis quoi ?

— Je lui parle comme je te parle, comme on parle à un ami, très simplement ; mais c'est à l'intérieur, au-dedans, comme au-dedans du cœur, et Il écoute. C'est la prière.

Visiblement interloqué, l'adolescent sembla réfléchir un instant, comme pour interioriser mes paroles. Puis il reprit :

— Je pourrais te demander quelque chose ?

Et, me fixant du regard, il ajouta :

— Tu pourrais lui parler de moi, à Dieu ?

La question était inattendue, mais ma réponse, cependant, fut sans détour :

— Tu sais, vieux, ça fait un moment que je lui parle de toi, à Dieu... Je n'ai pas attendu que tu me le demandes !

Ce qui se passa alors est gravé dans ma mémoire. Sous sa casquette portée de travers, j'aperçus les yeux de l'adolescent qui commençaient à rougir, tandis que sur ses joues je pouvais voir perler des larmes. Il y eut dans son regard cette soudaine profondeur d'une âme qui, le temps d'une seconde, semble dévoiler une partie de sa blessure. La voix enrouée, il déclara simplement :

— Bah ça, tu vois, tu peux pas savoir ce que ça représente pour moi.

Nous ne devons jamais oublier que, par-delà les masques innombrables qu'un jeune peut vouloir se donner, par-delà sa fierté, enfouie sous des tonnes de codes, demeure toujours l'humain, sublime dans sa dignité, bien vivant. Prier pour ces jeunes a toujours été pour moi une évidence : ils font partie première de ma vie d'homme consacré à Dieu et aux autres. Mais à travers cette parole, je compris plus tard que l'adolescent qu'il était se découvrait soudain suffisamment important pour que l'adulte que j'étais parle de lui... à Dieu ! Pour lui, c'était colossal ! Cela signifiait : je compte vraiment pour ce mec ! Nous n'imaginons pas combien une parole, un regard peuvent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

DEUXIÈME PARTIE

CE REGARD QUI PEUT TOUT CHANGER

« Les seuls regards d'amour sont ceux qui nous espèrent. »

Père Paul Baudiquey

Les débuts d'une aventure

C'ÉTAIT un soir de septembre. Fraîchement arrivé à Marignane, ma première affectation, je tombai nez à nez avec un petit groupe assis là, sur le parvis de l'église, avec casquette et lunettes noires, attendant sans doute de savoir ce qu'ils allaient faire le reste de la soirée. Le leader, Stéphane, avait un peu plus de 16 ans. Se trouvaient avec lui Anthony et Kévin, deux frères, accompagnés de Ludo et Robert, dit « Bébou ».

Ma première approche fut plutôt directe :

— Salut les racailles ! Ça va ?

C'était osé, mais je n'avais rien trouvé d'autre. Inutile de décrire l'incrédulité qui s'afficha alors sur les visages ! Serrant la main de chacun sans réserve, comme je l'aurais fait avec n'importe qui, je ne tardais pas à entendre les premières réactions :

— T'es qui, toi ? T'es schmitt¹ ? s'écria le jeune. C'est bon, on a l'habitude : les civils, vous êtes tous pareils, en jeans et en tee-shirt, vous venez parler aux jeunes, on connaît...

Moi, flic ? Quand on connaît ma tête, difficile à imaginer ! Pour les convaincre, j'invitai l'un des loulous à venir saluer le curé de la paroisse, affairé en discussions avec quelques bonnes âmes, dans une salle attenante. Scotché, l'adolescent découvrit qu'effectivement je n'étais pas « schmitt » :

— Hé, les mecs, c'est vrai, pour de bon il est curé ! Jamais vu

un curé comme ça !

Et de continuer :

— Les curés, d’habitude, ils nous parlent pas, et puis ils s’habillent pas comme nous : toi, t’as des T’n² et t’écoutes du rap !

L’accroche était faite. Dix minutes à peine, pour une aventure qui devait durer des années. Je savais, à cet instant, que le look n’était rien sans la démarche de cœur authentique et sincère qui va avec. Dans mon regard, les gars avaient senti qu’il n’y avait aucun détour, et ce fut bien là l’élément déterminant, plus que tout autre.

Commença alors un périple qui allait m’entraîner au-delà de mes espérances. Déjà initié au rap et à la zone par les bandes côtoyées les samedis soir durant mes trois années de formation à Istres – ceux que j’appellerai longtemps « mes profs », car ils m’ont enseigné bon nombre de codes de la rue –, je décidai, à chaque fois que mon emploi du temps le permettrait, d’entrer sans retenue dans cet univers parallèle. J’allais donc tourner d’un quartier à l’autre, de recoins de rues en places obscures, où des bandes appellent d’autres bandes, où l’on discute jusqu’à point d’heure, sans regarder le temps. Un temps précieux pourtant, où je devrais d’abord apprendre à fermer ma gueule, parce qu’écouter est la première démarche de celui qui veut comprendre. Temps d’apprivoisement, aussi, qui devint rapidement un solide allié pour ouvrir un vrai dialogue, jusqu’à fonder lentement, d’échanges multiples en galères partagées, de bons délires en coup de gueule violents aussi, une authentique amitié.

Très vite, leur demande fut insatiable : chaque jour, à la sortie du repas, les mains frappaient avec frénésie à la porte du presbytère tandis que les voix criaient sous mes fenêtres :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Créer pour exister

PARMI les aventures remarquables de ces années de fondation et d'expérimentation, l'atelier d'écriture musicale rap fut indéniablement un moment fort. Grâce à un adjoint nouvellement recruté ainsi qu'à un rappeur bénévole qui apporta de réelles compétences, nous pûmes monter cet atelier créatif qui allait réunir pas moins d'une douzaine d'ados, tous prompts à imiter ceux de leurs aînés qui, à l'époque, triomphaient sur les ondes. Lors d'un stage organisé pendant les vacances scolaires, ce groupe constitué travailla donc quotidiennement, écrivant et « posant¹ » leurs textes devant le micro, au rythme de leurs « instrus ».

En tête de l'affaire, il y avait Yannick et le petit Jimmy, mais aussi Nasser, Nabil, Harry et d'autres jeunes, dont Ba l'Africain. Ma première rencontre avec ce dernier reste d'ailleurs un moment mémorable : le regard figé sous d'énormes lunettes de soleil à la mode lascar, l'adolescent à la peau d'ébène était entré un jour dans le local « pour voir », escorté d'une bande de potes du quartier. Je m'étais alors avancé pour le saluer et, naturellement, avais demandé : « Quel est ton nom ? » Le jeune, qui devait avoir une quinzaine d'années, m'avait alors froidement snobé, en rétorquant : « J'ai pas de nom ! » Je l'aurais volontiers viré sans autre préavis, si une petite voix ne m'avait murmuré : « Laisse-le, ce n'est pas le moment. S'il ne

veut pas parler, n'insiste pas. »

Peu de temps après, Ba commença à venir régulièrement au local, dévoilant ses talents et sa personnalité. Il se révéla rapidement comme étant l'un des meilleurs rappers que nous ayons eu à l'atelier. Et lorsque, dans les mois qui suivirent, il me croisait dans la rue, son sourire et ses accolades fraternelles en disaient long sur le respect acquis en peu de temps. Comme j'avais bien fait d'attendre ! La patience, ce jour-là, avait eu raison d'une colère irraisonnée qui, si elle s'était manifestée, aurait mis par terre ce temps d'appriivoisement si essentiel au travail éducatif.

Cette anecdote me permit surtout de comprendre combien chaque jeune est particulier : la manière en effet dont tu rencontres l'un n'est pas nécessairement celle avec laquelle tu iras vers l'autre. L'humain, dans sa complexité, ne saurait souffrir de règle écrite à l'avance, et il faut accepter que les premiers contacts avec ces jeunes soient parfois déroutants.

Rap Maga fut le premier « tube » tout droit sorti de ce studio improvisé, qui fit bientôt le tour de certaines plateformes vidéo sur internet, au moins sur le secteur :

Marignane, Vitrolles, tous... les mêmes ambitions !
On écrit des rimes jusqu'à en perdre la raison !
C'est du lourd sur le beat, tellement qu'ça résonne,
On t'envoie dans les cordes, comme la légende Tison !

Ah ! Ce refrain ! Je revois Yannick, agitant ses mains du haut de ses 14 ans à la manière des pros tout en s'appliquant à la rime, assénant au micro la hargne de son enfance en mutation, tandis que le petit Jimmy balançait, avec sa voix encore plus précoce, les couplets qui donnaient le change à Nasser et Harry, plus grands, et dont la maîtrise du texte révélait une évidente maturité. Le tout sous l'œil attentif des animateurs de la salle.

Cette jeunesse exprimant son histoire était comme un soleil qui éclatait. Dans leur propos, ni violence ni haine, seulement des ados mettant en rime, avec toute la fougue de leur jeune âge, un incroyable désir d'unité et d'avenir, à travers des textes écrits précisément pour sortir le rap des ornières de racisme anti-France ou anti-flic dans lequel certains auraient bien voulu l'enfermer. C'était tout sauf la caricature habituelle : juste des jeunes qui s'exprimaient.

Certes, le travail était amateur. Mais quelle ne fut pas notre surprise, alors que nous rentrions de la plage un soir d'été avec les jeunes, d'entendre notre « tube » sur le téléphone portable d'un groupe de filles de Marseille qui passait par là, et que nous ne connaissions ni d'Ève ni d'Adam. « On l'a téléchargé sur internet ! » nous avaient-elles dit. Leur morceau connu et écouté par un groupe de « gadji² » venant d'une autre ville ! L'espace d'un quart d'heure, nos loulous étaient devenus des stars.

Stars, ils le furent aussi lors d'une soirée inoubliable. Avec l'aide d'une association importante sur le secteur³, nous avons été invités à participer à un grand projet qui devait rassembler sur scène plusieurs associations locales autour d'une pièce de théâtre présentée au public sur le thème « Contre la violence ». Pour leur contribution au projet, les ados avaient entrepris d'écrire des textes sur le thème choisi. Chaque jour, nous répétions, lors de séances qui furent exceptionnelles. C'est magnifique de voir des jeunes essayer de donner le meilleur d'eux-mêmes ! Si je pouvais parler à tous les juges du monde et leur dire la joie qui m'anime quand je vois ces gars s'acharner sur un texte pour en livrer le meilleur, ou quand je les découvre tellement fiers d'exister soudain dans nos regards d'adultes, tandis que leurs yeux s'éclairent devant leur surprise de s'entendre soudain applaudis, il me semble que je pourrais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

randonnées aquatiques, parcours dans les arbres, mais aussi baignades, bouée tractée, voile et, bien sûr, pendant l'hiver, le ski. Pour beaucoup, des expériences inédites, où chacun devra s'acquitter de ses tâches de cuisine : mise de table, vaisselle, rangement. Une sorte de résumé de la vie en condensé, où tout ce qui va être vécu peut, par la suite, influencer bien des éléments de la vie quotidienne de ces jeunes, grâce au souvenir qu'ils en garderont.

La réussite de ce type d'expérience, cependant, n'est possible que si le quotidien qui entoure le séjour s'inscrit, lui aussi, dans cette optique fondamentale d'accompagnement et d'éducation. Comme pour chacune de nos activités, il n'y a jamais eu de camp achevé sans ce souci d'aider le jeune à grandir vers une plus grande responsabilisation. Imaginez la tête des gars quand, pour profiter d'une dernière journée dans la neige, ils comprennent qu'il faudra d'abord avoir pris balais et serpillières, nettoyé couloirs, douches et W.-C., afin de rendre la maison aussi propre qu'à l'arrivée ! Une évidence pour nous animateurs, mais un long chemin pour beaucoup d'entre eux.

Ainsi, à travers les activités proposées, les jeunes apprennent à se valoriser autrement que par les lois de la rue. Moha, 15 ans, était arrivé à la neige en n'ayant jamais mis les pieds sur des skis. Livré à l'expertise d'un animateur à qui j'avais demandé de nous accompagner, tant pour ses compétences sur les pistes que pour son réel talent d'apprentissage, j'avais retrouvé le lascar quelques heures plus tard, dévalant la poudreuse et maniant le dérapage avec une dextérité à la limite de l'insolence, au point même qu'il en serait devenu dangereux !

— T'as vu ? J'y arrive !

— Oui, j'ai vu : t'es un vrai champion !

Puis j'ajoute :

— Si tu te souviens, tu voulais tout arrêter pour faire de la

luge. Et maintenant, tu vois ? T'as persévéré, mon pote ! Imagine ! Si tu avais laissé tomber, tu serais resté tout seul, en bas des pistes !

— Oui, c'est vrai ! avait-il juste répondu avec un large sourire.

Je me souviens aussi de l'enthousiasme de Josué à l'idée de descendre les gorges du Verdon avec ses potes lors d'un camp d'été ; puis de sa terreur quand il avait découvert les boudins de la frêle embarcation gonflable qui devait nous emmener sur les flots enragés d'une rivière glaciale :

— Philippe, sérieux ? J'y vais pas là, j'ai pas envie ! Vas-y, tu peux pas me forcer, c'est bon ! J'attends ici, y'a pas moyen ! Laisse tomber !

J'avais tout entendu. Mais pour moi, pas question de céder ! Même dans le doute – « Dois-je le forcer s'il n'en a pas envie ? » –, je devinais la nécessité d'aider l'adolescent à se dépasser, d'autant que l'activité était encadrée par deux professionnels. À l'arrivée, la joie débordante de Josué dépassa nos espérances. Par la suite, quand on se revoyait, dans nos locaux ou dans son quartier, il nous arrivait de le lui rappeler :

— Tu te souviens quand on a fait du rafting ? Tu ne voulais pas y aller !

— Putain, c'est vrai. Franchement, c'était trop de la bombe ! On en refera au prochain camp ?

Tout était dit.

L'expérience nous a souvent montré combien nous avons eu raison d'aider un jeune à trouver en lui la force d'affronter ses peurs afin de les dépasser, pour que, ainsi, il se découvre capable d'aller au-delà de ses appréhensions. Bien sûr, nous restions à ses côtés, toujours, partageant l'aventure avec lui afin de montrer l'exemple, mais la victoire était toujours la sienne.

Cette victoire, nous la vivons au quotidien. Été comme hiver,

chaque activité devient, pour le jeune comme pour l'ensemble du groupe, l'occasion d'un pas en avant, de même que chaque camp est une petite étape qui peut cependant marquer le parcours de ces adolescents. On y apprend, en effet, à s'accepter soi-même un peu plus, même si les masques ne tombent jamais totalement. On y découvre de nouveaux horizons, et parfois des talents insoupçonnés. Et puis, surtout, on y pose un peu les bagages, souvent lourds, d'une vie aux abords compliqués. On y retrouve un rythme, aussi, même si ce n'est que pour quelques jours. Généralement, le premier soir est le plus difficile : il y a l'excitation, bien sûr, et entrer dans ce rythme n'est pas chose aisée, surtout pour les repas. Mais dès le lendemain, généralement, le pli est pris : les jeunes se mettent spontanément à table ensemble et chacun attend avant de commencer à manger, pensant à servir les autres, apprenant à finir son assiette, à débarrasser, et je peux lire sur les visages la satisfaction de s'être rendus utiles pour la communauté.

On entend aussi des remarques qui peuvent laisser pensifs, à l'instar des paroles de Jonathan, l'un des premiers qui fréquenta notre local d'accueil et qui, devant son bol de chocolat chaud, s'exclama un matin :

— Putain, ça fait des années que j'ai pas pris un petit-déjeuner comme ça, t'imagines pas comme c'est bon !

Avant d'ajouter :

— Chez moi, on mange jamais ensemble ! Quand j'ai faim, j'ouvre le frigo et je mange tout seul... C'est toujours comme ça.

Être ensemble, partager, recréer un esprit de famille, avec tout ce que cela peut supposer en termes de contraintes, mais avec à la clef la satisfaction de n'avoir pas pensé qu'à soi : voilà un trésor que nous essayons sinon de transmettre, au moins de faire découvrir. Cette exigence va parfois plus loin, car les normes de la Direction de la Jeunesse et des Sports nous imposent d'avoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suite, on verra. Comme pour des milliers de jeunes, son contrat d'une semaine à peine, renouvelable pour une autre semaine, ne lui garantit pas un poste à long terme. Elles sont nombreuses, hélas, les enseignes commerciales qui, à l'approche des fêtes, prennent des jeunes en contrats courts parce qu'ils ont besoin de monde, en leur faisant miroiter une possible embauche à la clef, puis finissent par les renvoyer une fois terminé le rush des mises en rayon. Un scandale.

Ils sont des centaines dans le cas de Dylan. Filles et garçons, jetés au-dehors d'une famille dans laquelle ils n'ont plus leur place. Pour des raisons multiples, il est vrai, et aucun ne peut juger des situations s'il n'est pas à l'intérieur. Mais comment des jeunes de 19, 20, 22 ans, peuvent-ils espérer trouver rapidement une issue sociale ou professionnelle, quand ils ne savent encore rien de la vie qui les attend et n'ont même plus de quoi se retrouver en sécurité ? L'explosion de la précarité chez les jeunes est probablement l'une des pires infamies que produise notre société. Précarité qui engendre une insécurité terrible, entraînant dans une chute rapide et irrémédiable celles et ceux qui en sont les victimes. Alors, ne peut-on vraiment rien faire ? Avec toute une équipe, des travailleurs sociaux, des acteurs éducatifs et associatifs, nous réfléchissons : il faut éveiller les pouvoirs publics et sensibiliser les institutions au fait que, pour trouver un accès à l'emploi et à la citoyenneté, un jeune doit d'abord avoir un toit sur la tête, autrement c'est peine perdue ! Ensuite, il a besoin de personnes qui sachent l'accompagner et le guider, jusqu'à ce que des opportunités se présentent. Mais quand un garçon, une fille, à peine sorti(e) de l'adolescence, n'a même pas de quoi s'abriter, tout espoir d'avenir est quasi inexistant ; nous devons en être conscient. Que l'on réquisitionne les bâtiments fermés et locaux inutilisés, il y en a tellement ! Que l'on y positionne des éducateurs et des

accompagnateurs sociaux, et l'on donnera à celles et ceux qui le souhaitent – et ils sont nombreux – une chance de pouvoir construire un avenir. Pourquoi tant de jeunes de nos rues et de nos trottoirs, quand ils frappent à la porte des institutions, ne s'entendent-ils tenir que des discours du style : « Désolé, on n'a pas de solutions », ou encore : « Il faut vous débrouiller, on n'a rien » ? Il faudra qu'un jour on nous explique ce phénomène ! Elle est grande, ma révolte, à cet égard. Une société a tout pouvoir, si elle le veut, d'offrir à qui en a besoin une chance pour demain, et à tant de jeunes en errance un chemin d'avenir. Bien sûr, il existe des dispositifs d'hébergement pour les jeunes, mais uniquement lorsque ces derniers ont un minimum de revenus. Or, pour les jeunes dont nous parlons, ce n'est pas le cas : ce sont eux qu'il faut prendre en charge, et urgemment. Le droit à se nourrir et à être logé, fut-ce modestement, est un droit fondamental. Pourtant, la réalité est toute autre. Pauvre France, qui a oublié que l'avenir d'une nation réside avant tout dans le soin qu'elle porte à éduquer et à accompagner sa jeunesse !

Finalement, après plusieurs semaines de logement provisoire chez des particuliers, trouvés *in extremis* pour lui éviter de passer toutes ses nuits dans le froid glacial de l'hiver, Dylan a intégré une formation dans un Epide¹ à Marseille, grâce à l'opiniâtreté d'une éducatrice de prévention avec qui nous travaillons, et à la solidarité de quelques-uns. Durant des jours, on ne l'a pas lâché, l'accompagnant pour toutes ses démarches, parlant et riant avec lui, le conviant à nous aider pour quelques travaux au local des jeunes, sans jamais baisser la garde, avec cette angoisse quotidienne : et s'il n'est pas pris, où est-ce qu'il ira ? Lui non plus n'a rien lâché, s'accrochant quotidiennement pour tenter d'ouvrir de nouvelles portes.

Plutôt que de grands discours sur la sécurité ou sur la réussite

des jeunes dans les banlieues, il faut comprendre que tant que nos mêmes crèveront de solitude et de faim, aucune société digne de ce nom ne sera possible. S'il y a de l'argent à mettre, c'est précisément là où on en a enlevé : dans les maisons de quartiers, les dispositifs d'urgence, les associations qui œuvrent, jour après jour, parfois avec presque rien. Dans les entreprises, aussi, pour qu'elles puissent prendre des jeunes en formation, afin d'en aider un maximum à s'en sortir ! Et dans de vrais lieux d'accueil. Car une jeunesse qui crève, c'est une société condamnée à plus ou moins long terme. Je ne compte plus le nombre de jeunes qui cherchent des patrons pour leur apprentissage et n'en trouvent plus. Et quand j'apprends que les Afpa², seule alternative parfois pour de nombreux jeunes adultes ayant quitté le cursus vers l'emploi, ferment leurs portes, je suis atterré, et tous les travailleurs sociaux avec moi. Car on a besoin de ces structures adaptées : nombreux en effet sont les jeunes inaptes au système scolaire mais tellement prodigues en apprentissage. Or, l'offre demeure souvent insuffisante. Puissions-nous y réfléchir et nous poser les bonnes questions !

1. Établissement pour l'insertion dans l'emploi, destiné aux jeunes de 16 à 25 ans sortis du système scolaire et sans diplôme.

2. Agence nationale pour la formation professionnelle des adultes. Cet organisme français de formation professionnelle, au service des régions, de l'État, des branches professionnelles et des entreprises, propose une offre de formation de proximité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

geste, témoignage de pardon et de compassion dont certaines personnes, profondes et avisées, sont capables, m'impressionna. Des années plus tard, le jeune devenu adulte m'appelle depuis la prison où, inéluctablement, il a fini par se retrouver à force d'actes répétés et engagés. Lorsque je lui demande comment il en est arrivé là, sa seule réponse, cinglante mais incroyablement honnête, est tout aussi lucide : « On ne peut pas gagner à tous les coups ! »

Cette prodigieuse conscience qu'ont certains jeunes du choix délibéré de poser des actes délinquants, alors même qu'ils connaissent parfaitement les risques qu'ils encourent, me posa longtemps question. Peut-on dire, comme certains le prétendent, qu'il n'y a rien à faire et que ces jeunes sont perdus ? Je ne le crois pas. Car si tel était le cas, pourquoi tant d'adolescents que nous avons accompagnés sont aujourd'hui des adultes rangés, excellents pères de famille pour certains, alors même que nous les avons connus arrogants, voleurs et parfois violents ? Sans doute l'une des réponses est-elle à chercher dans les phénomènes multiples qui entourent les processus d'engagement dans les délinquances. En comprenant ces phénomènes, on peut les retourner dans un autre but, positif et constructif, qui fait appel précisément à cette prodigieuse intelligence qu'ont beaucoup de ces jeunes. Intelligence malheureusement bridée et escroquée par d'innombrables compensations envers trop de vides et de manques dans leur vie, mais autour desquels le travail des éducateurs va s'ordonner pour ouvrir avec le jeune de nouvelles portes.

Trois éléments me paraissent fondamentaux dans ce processus de déclenchement du passage à l'acte délinquant. La première phase est le sentiment d'abandon. Mon expérience avec des jeunes en marge, qui est celle de quantité de travailleurs sociaux, m'a montré que le point commun entre tous ces jeunes que l'on

dit « en rupture » est avant tout une absence fondamentale, caractérisée par d'immenses blessures sur le plan relationnel. Absence d'un père, difficultés à échanger en famille, violences vues ou subies, séparations difficiles, manque d'écoute et d'attention, ou au contraire trop grande rigidité mais peu ou pas d'affection. À chaque fois, le constat est le même : il y a un vide. Et il ne faut pas le minimiser. Bien sûr, cela ne saurait constituer une justification ou une excuse qui voudrait faire de ces jeunes de pauvres victimes ! Mais quand je découvre les situations, parfois terribles, de certains ados et jeunes adultes que nous accompagnons, me vient toujours cette question : « Et moi, à leur place, que serais-je devenu ? » La société juge des actes ; nous travaillons, nous, avec des personnes.

Tout être humain aspire à un certain équilibre. Or, dès nos premiers pas, d'innombrables processus vont constituer ce qui, peu à peu, va nous bâtir en tant qu'individu. Ces processus sont complexes, et je me garderai bien d'entrer dans une démarche psychanalytique, car tel n'est pas mon propos. Mais celui qui veut accompagner des jeunes sur un chemin d'insertion ou, tout au moins, d'une progressive resocialisation, ne peut pas ignorer cet aspect des choses. C'est pourquoi les chemins vers une sortie possible doivent passer par cette compréhension – pour ne pas dire cette acceptation – que l'individu avec lequel nous travaillons est d'abord un être blessé.

Chaque personne a ses blessures, à différents niveaux. Sauf que certains ont eu les clefs pour dépasser ou assumer ces blessures. D'autres n'ont pas eu cette chance. De plus, certaines blessures sont si profondes qu'il faut parfois beaucoup de temps et d'énergie pour les découvrir et les apaiser. Lorsque Axel, à 17 ans, me balance : « Mon père, c'est un enculé, je veux même pas savoir ce qu'il fait parce que si je le vois je l'éclate », au sujet de celui qui l'a abandonné à l'âge de 2 ans, je comprends que je ne

peux pas faire abstraction de cet état de fait si je veux l'aider à réapprendre à croire en lui. Cette remarque semble banale ; elle est pourtant fondamentale. Connaître cette réalité de sa vie me permettra d'analyser certaines de ses réactions, qui sont celles qu'un enfant peut renvoyer à son père, y compris dans le conflit. Et pour autant – et c'est là toute la finesse du travail éducatif –, ne voir Axel qu'à travers cette absence serait risquer d'enfermer la relation d'accompagnement dans une forme de pitié permanente qui m'empêcherait de connaître ce jeune dans toute la richesse de son être. Aussi paradoxal que puisse paraître cette affirmation, arriver à faire abstraction de ce que l'on sait sans pour autant l'oublier est un art subtil mais nécessaire pour qui veut bâtir une relation d'aide gratuite et juste.

La deuxième phase est la rupture avec soi-même et avec son innocence. L'adolescence est une étape très particulière de la vie. C'est comme un état initial où le jeune oublie même qui il est. « Il se cherche », dit-on souvent. Alors, il envoie tout balader : ses parents, la société, son passé. C'est donc un moment clef pour la personne qui, une fois sortie de cet état de chrysalide dans lequel elle se trouve, va pouvoir advenir à elle-même. Pour cette raison, le travail avec les ados est une préoccupation primordiale. Une fois adulte, en effet, les processus engagés sont plus difficiles à inverser, que ce soit dans la délinquance, la drogue ou la marginalité. Et quand on y arrive, les dégâts sont souvent déjà considérables dans la vie de l'individu. Je le dis pour avoir côtoyé pas mal d'adultes avec un actif délinquant bien marqué, qui sont aujourd'hui profondément abîmés sur les plans personnel, affectif et psychologique.

Le travail et les efforts mis en œuvre par rapport aux substituts familiaux (représentés, en partie, par les éducateurs), l'écoute et la bienveillance manifestées envers l'adolescent, le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Pourquoi dis-tu ça ? a-t-elle interrogé.

Et lui de répondre :

— Parce qu'ici on a tout, et on n'est jamais satisfait. On ne se parle pas, on ne connaît même plus ses voisins, on a peur de tout le monde. Là-bas, ils n'ont rien, mais ils sont tous ensemble, ils rient et ils chantent. Ils ont tout compris !

J'ai compris, moi, ce jour-là, que le môme était sauvé.

Depuis, Alex s'est inscrit dans un dispositif d'insertion et a participé à plusieurs projets de solidarité avec les jeunes de notre association. Il a pris ses distances avec les bières et le shit, pour tenter de se former à un avenir. Il sourit, rend service autant qu'il peut avec beaucoup de générosité, et vient parler quand il en a besoin. Alors, ce soir, en marchant dans la nuit froide, tandis que je l'écoute me raconter ses blessures d'enfance, je mesure le chemin parcouru et une grande chaleur m'envahit. Car même si la route qui reste à faire vers un avenir stable est encore longue, je sais en moi-même que le plus dur est fait : trouver un chemin vers la confiance. Et, à défaut d'un pardon qui, un jour peut-être, finira par éclater et triompher de tous les vides, au moins demeurent en lui une certaine paix, l'envie de partager, de rencontrer et de construire. Et c'est déjà une grande victoire.

1. Très, trop, beaucoup (terme familier employé dans le sud-est de la France).

Précarités

CE SOIR-LÀ, l'heure est bien avancée quand un SMS fait retentir le vibreur de mon téléphone. C'est Alex :

J'ai un service à te demander, c'est pour André, ça fait deux jours y mange plus donc si tu pouvais lui acheter à manger ça serait gentil, demain on se débrouillera.

Puis, presque aussitôt, un deuxième message :

Est-ce que t'as aussi un vieux pantalon pour lui ?

André, c'est un même de 22 ans qui a quitté sa Lorraine natale pour venir dans le Sud. La galère, il a goûté. Les substances, l'alcool, les soirées... la descente aux enfers. Aujourd'hui, c'est derrière, mais les dégâts sont là. Si son visage est encore celui d'un ange, ses dents et son regard portent la marque de l'usure et des coups terribles infligés par une vie trop jeune déstructurée. Dans ses yeux, je lis la rupture et la chute déjà annoncée. Après un séjour en foyer d'urgence et plusieurs problèmes judiciaires, il avait rendez-vous dans un Afpa pour commencer une formation. Il n'y est jamais allé. C'est le genre de gars qui, s'il n'est pas rattrapé maintenant, ne le sera jamais plus. Son domaine : la cuisine et la boucherie. Je retrouve la petite bande, près d'une place, en ville. André porte sur lui un

simple caleçon qu'Alex lui a filé.

— Je lui ai donné mon caleçon, il a plus rien, et puis aussi un tee-shirt et une paire de chaussettes...

Un instant, je vois Alex à part pour lui parler. Je sais combien le contact de la rue et des marginaux peut entraîner vers l'enfer plus vite qu'il n'y paraît, et qu'avant de vouloir aider les autres, il faut soi-même s'être pris en main. Pour Alex, tout jeune adulte, c'est loin d'être le cas. Mais une fois dit cela, je dois reconnaître que le môme a du cran, et un sens de l'entraide qui me laisse sans voix. Lui que j'ai connu adolescent narcissique et caractériel, il donne désormais le peu de vêtements qu'il a. Par égard pour ses potes de la zone, il ne mange pas non plus. Face à l'adversité, tous ne font qu'un. Au fond, à sa manière, et de façon admirable, ce garçon vit l'Évangile.

Après un moment, je finis par dénicher un pantalon dans mon armoire, deux paquets de chips que j'avais gardés d'une réunion et deux litres de jus d'orange frais. Tard dans la nuit, je vais rejoindre la bande dans le squat que les jeunes occupent en attendant un contrat de formation et un éventuel logement en foyer de jeunes travailleurs. Première étape : trouver l'endroit. Le bâtiment est à l'abandon et promis à une démolition prochaine. Pour y accéder, il faut escalader un petit muret en ruine le long d'une ruelle transversale du centre-ville. Afin de ne pas trébucher sur les gravats et les pierres cernées de ronces qui précèdent l'entrée du lieu, caché à quelques mètres au-dessus, je m'éclaire avec la lumière de mon téléphone portable. Au sommet d'un escalier jonché de débris, je devine l'entrée. La porte est fracassée. Les gars dorment là, à trois ou quatre, comme des dizaines d'autres dans d'autres squats. D'une porte attenante, des relents d'excréments remontent de temps en temps. Je fais abstraction. Autour d'une table basse, nous partageons un moment convivial. Ne voulant pas m'imposer, je finis par me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Petites victoires

CHAQUE jeune a sa part de lumière et sa part d'ombre. Notre travail au quotidien est de faire triompher la part de lumière. C'est un combat de chaque instant, basé sur des petits progrès, qu'il faut initier et provoquer, qu'il faut aussi valoriser à chaque réussite, fut-elle minime. Tout, sur ce chemin, contribue à guider l'adolescent vers une sociabilité plus grande, dans laquelle il est appelé à découvrir son potentiel, ses talents, sa valeur. Depuis la plus banale partie de cartes, le plus simple tournoi de billard, jusqu'à ces entretiens personnalisés où le jeune va livrer son mal-être et demander de l'aide, tout doit concourir à créer pour lui une occasion d'avancer. Il est bon alors de savoir écouter et conseiller. Mais il est aussi important d'avoir suffisamment de discernement pour être capable, autant que nécessaire, d'accompagner le jeune vers ceux qui, parce que c'est leur métier, sauront le conduire vers une insertion possible.

Ce fut le cas pour Amine. Âgé de 18 ans, il était arrivé un jour au local pour passer un moment et jouer avec les autres. Avec l'un des animateurs, une conversation s'était alors engagée sur son avenir professionnel.

— Tu fais quoi en ce moment ?

— Rien.

— T'as une formation, un diplôme ?

— Non.

— Tu sais ce que tu aimerais faire ?

— J'aimerais bien conduire les machines dans les entrepôts.

Il voulait être cariste, mais sans suivi parental ni soutien autour de lui, entamer seul les démarches vers les organismes d'orientation et de formation lui semblait un parcours du combattant. On oublie souvent que le passage vers la vie active demeure une étape souvent complexe et angoissante pour un jeune. Le besoin d'accompagnement, de suivi et de conseils de la part d'adultes bienveillants est, dans cette période délicate de transition, un élément qui peut s'avérer décisif. Sans cet appui des aînés, l'adolescent peut très vite se décourager.

— Tu es prêt à te lever le matin et à venir à des rendez-vous, si je t'accompagne ? suggère alors l'animateur.

— Oui, moi je viens. Qu'est-ce que je dois faire ?

Un parcours s'est alors engagé. Épaulé par l'animateur, le jeune a suivi une série d'entretiens avec des conseillers, participé à des rencontres avec d'autres jeunes, engagé un processus de remise à niveau et finalement obtenu son diplôme de cariste, le tout en quelques semaines.

Plusieurs mois après, je recroise Amine au détour d'une rue. Quelle n'est pas ma surprise de le voir au volant d'une petite berline noire quasi neuve, coupé sport, musique à fond et le sourire aux lèvres. Arrêtant sa voiture, il m'annonce avec fierté qu'il a désormais un CDI sur le complexe industriel d'Eurocopter, non loin de là, et a trouvé un appartement. Le garçon timide, un peu enrobé, qui s'était présenté à notre local, a désormais l'allure svelte, le visage rayonnant et l'air assuré de ceux qui ont confiance en eux parce qu'ils ont enfin leur rôle à jouer dans ce monde. Par la suite, je sus qu'il avait gardé son emploi et s'était parfaitement stabilisé.

S'occuper de l'humain est probablement ce qu'il y a de plus difficile. L'artisan spécialisé dans son métier connaît le matériau

avec lequel il travaille : il restera toujours maître de son ouvrage. Avec l'humain, on n'est jamais sûr de gagner, car le matériau dont on s'occupe a sa propre capacité de décision. Il nous oblige sans cesse à revoir nos choix et à accepter la liberté inaliénable de l'autre ; ce sur quoi nous n'avons pas de prise. Nous devons cependant faire tout ce qui est en notre pouvoir pour aider et orienter ce jeune. Et quand ces efforts sont couronnés d'une réussite, c'est pour moi davantage qu'une œuvre d'art : un être a gagné sa liberté et sa dignité ! Je ne connais rien de plus beau. Je me dis que ces moments-là sont plus qu'une victoire : on a gagné la vie elle-même et, quelque part, contribué à rendre le monde un peu meilleur.

Bien sûr, il y a ces jeunes qui, même lorsqu'on propose un accompagnement, ne se présentent pas aux entretiens ou abandonnent très vite. Sont-ils pour autant irrécupérables ? Certainement pas ! Mais pour certains, le sentiment d'être incapables de réussir est tellement ancré qu'il peut leur sembler difficile d'accomplir un chemin pour l'instant, y compris avec de l'aide. Ce n'est pas nécessairement de la mauvaise volonté : c'est la conséquence de longues années de dévalorisation, que l'on ne peut effacer en quelques semaines. Il faudra donc du temps et beaucoup de persévérance. Éduquer, accompagner, c'est savoir attendre, accepter les échecs et recommencer. Mais les réussites sont à ce prix. L'essentiel : ne jamais cesser de croire en cette jeunesse, en souhaitant que nombreux soient celles et ceux qui aient assez de foi en l'homme pour ne pas baisser les bras face à une adolescence, certes désabusée et parfois violente, mais capable du meilleur, pour peu qu'on le lui révèle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

SIXIÈME PARTIE

CE PEUPLE QUE J'AI CHOISI

« Celui qui combat peut perdre...
Mais celui qui ne combat pas a déjà perdu ! »
Bertolt Brecht

Lumières dans la nuit

VINGT-DEUX HEURES TRENTE. Le téléphone sonne. Au bout de la ligne, la voix de Stef :

— Tu fais quoi ?

— Je mange !

— Viens nous rejoindre sur le parking du supermarché !

Stef, c'est le premier loulou que j'ai connu à Marignane. Ses dents abîmées et son œil parfois brumeux sous son crâne coiffé en « dégradé » en disent long sur les vides qui habitent son cœur. Jérémy et « Bicot », ses deux potes, sont là avec lui. Eux non plus n'ont pas été épargnés par la vie, et nombreuses sont les blessures qui jalonnent leurs parcours.

En me voyant arriver, leurs visages s'éclairent soudain. Une lueur semble réapparaître derrière ce regard si caractéristique des jeunes de cités, où dureté et mélancolie se mêlent étrangement. Nous voici discutant sur le parking. Dans le silence de la nuit, la musique du rap qui s'échappe de la voiture immobile, pour monter au-dessus des lampadaires de la ville, paraît vouloir épouser les étoiles. Pour qui connaît la rue et son peuple de jeunes, ces moments-là ont quelque chose de magique. Tout en les écoutant me parler de leur vie, je les regarde rire et se détendre, comme si la paix, pour un instant, retrouvait ses droits. De leurs blessures, je ne sais que peu de choses, car la pudeur m'impose de ne jamais questionner l'autre sur son histoire,

généralement chaotique. Mais le peu que je connais suffit à enflammer ma prière.

Plus tard, nous rejoignons Kélil, sur un autre parking. Avec deux autres gars, ils font courir le rottweiler nouvellement acquis. Mehdi m'interpelle :

— Alors, curé, t'as toujours pas de femme ?

— Eh non, mon pote, t'as oublié ? J'ai donné ma vie !

— Et alors, rien n'empêche de se faire plaisir ?

— Frère, il faut choisir ! Je suis lié à Dieu et aux autres, ce qui prend tout ! Ma chasteté est la garantie d'une relation vraie et gratuite avec toute personne.

Et le jeune d'interroger :

— Si Mimi est mort, l'année dernière, sur la route, c'était la volonté de Dieu, non ?

— Non, frère, pas pour moi : Dieu ne veut pas la mort d'un môme de 15 ans, et surtout pas de cette manière !

— Mais Dieu est partout, rétorque-t-il en bon musulman, c'était son destin !

— Oui, c'est vrai, Dieu est partout. Mais je ne crois pas à ce destin-là, d'un Dieu qui provoquerait arbitrairement l'accident d'un jeune. Quand le taxi les a percutés à 110 sur la voie rapide, ce n'était pas forcément la volonté de Dieu ! Dans un accident, frère, il y a des causes et des décisions humaines : Dieu n'est pas là à vouloir tenir toutes les ficelles de notre vie, sinon où serait ton libre arbitre ? Toi et moi, nous serions des pantins ! Les choix des hommes, bons ou mauvais, sont aussi le signe de notre dignité absolue. Parfois, l'absurde arrive, et ce n'est pas forcément la volonté de Dieu. C'est en tout cas ce que je pense. Mais Dieu est à nos côtés pour nous donner la force quand l'horreur arrive, ça oui !

Échange de points de vue... Je sais que nous ne serons jamais d'accord sur tout mais à chaque fois, je constate qu'il y a ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cadeau incomparable de pouvoir m'enrichir de l'autre parce qu'il est différent, et de partager avec lui notre formidable humanité dans ce qu'elle a d'unique et de divers à la fois. Bien sûr, je ne cache jamais ma singularité, et c'est sans détour que je témoigne de mes convictions à chaque fois qu'on me le demande – et les jeunes le font régulièrement. Renoncer à mon identité serait un manque de respect à leur égard. Mais la force de mon travail auprès de ces jeunes vient précisément de ce qu'il n'existe entre eux et moi aucun conflit de valeur ni tentative de forcer l'autre à adhérer à une conviction : nous nous enrichissons de nos parcours respectifs, l'essentiel étant que ceux-ci puissent se croiser et, pourquoi pas, nous conduire à faire un bout de chemin ensemble. C'est ainsi que je vois les choses.

— Vous les évangélisez, ces jeunes ? m'avait un jour demandé une de ces dames de la paroisse.

— Non, Madame ! avais-je répondu. Ce sont eux qui m'évangélisent. Chaque jour ils me révèlent le visage de Dieu et, croyez-moi, ils le font magnifiquement !

Réponse un peu facile, j'en conviens. L'Évangile, je le porte, bien sûr, et absolument ! Mais en essayant de le vivre, pas en l'imposant à l'autre. En le laissant me transformer et en témoignant de la force qu'il m'apporte, oui ! En le trouvant, surtout, à travers les êtres que Dieu met sur ma route.

Avec les années, je comprends une chose : plus que des méthodes, il faut des personnes. Des personnes et des rêves ! Et des compétences aussi. Avec la certitude qu'on peut remettre des êtres sur les rails, même les plus durs. Mais il ne faut pas attendre : si les jeunes sont les nouveaux pauvres que notre société engendre, il est plus urgent que jamais de trouver les gens qui sauront les accompagner. Ce soir, sur le parking, la discussion se prolonge. Mohamed a été puni pour une bêtise qui

lui a valu les foudres de son père, et aussi quelques remarques de ma part. Mais c'est au dialogue que j'accorde la priorité bien plus qu'aux reproches, lesquels construisent rarement un jeune. De temps en temps, un scooter passe, puis s'arrête, le temps de quelques anecdotes sur des histoires qui se sont passées la nuit dernière. Faits de jeunes, histoires de police... Je peux tout entendre. Les jeunes parlent devant moi sans crainte. Comme ce fut souvent le cas avec mes premiers lascars, moi qui pourtant n'ai jamais grandi dans ce milieu, je sens à cet instant que je fais partie intégrante de leur univers. J'entends ce que personne ne sait, je me vois confier ce que personne ne doit connaître, car tous savent que ce que je reçois en confidences ne sortira jamais ni de ma tête ni de mon cœur. Dans les quartiers, on ne « balance » pas. Pour ces jeunes c'est capital, et la confiance est à ce prix.

Une jeunesse qui a soif

ILS sont tous là. Douze, quinze, peut-être plus, comme souvent, tard dans la nuit, devant le centre paroissial, fermé à cette heure-ci. Sur le bitume, parfums illicites, bouteilles, et ces voix qui résonnent dans la lueur blafarde des lampadaires d'un parking soudain animé par le mouvement incessant des voitures et des scooters.

Je passais par là. J'y resterai jusqu'à une heure du matin. La chaleur douce à l'orée du mois de juin invite à prolonger le temps, et le signe lancé de loin par Mohammed était une invitation sans équivoque à m'arrêter. D'un mouvement de la main, tout était dit. Quelques secondes pour effectuer un rapide demi-tour et je gare ma Ford devant les jeunes, qui ne se privent pas de laisser éclater leur plaisir.

Autour de Mohammed l'exalté, je retrouve Toufik, l'ancien petit voyou revenu aux études, Sébastien, dont l'allure trapue, la démarche un peu gauche et la petite taille cachent un incroyable talent d'équilibriste et une grande droiture de cœur ; il y a aussi Alexandre, surnommé « Dumbo » pour ses oreilles si particulières. Et d'autres, garçons et filles, debout dans l'entrée du centre, tous heureux de voir « le curé » débarquer parmi eux.

La discussion attaque fort. À peine ai-je commencé à saluer que tout y passe, comme une déferlante aussi soudaine qu'inattendue : la pédophilie dans l'Église, la richesse du pape,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tous les jeunes de Grande Conque et Genestelle, du Grignan, mais aussi du parc Camoin, du Centre-Ancien, de La Chaume, de Florida, de l'Estéou, de la Signore et d'ailleurs, sans qui rien de tout cela n'aurait été possible.

La nouvelle génération de l'Escale Jeunes, qui écrit jour après jour et de manière superbe la suite de l'aventure.

Alex, Max, Julien, Jérem et les autres, pour leur amitié indéfectible.

Jean-François, pour sa confiance et sa fraternité.

Jacques, pour ses précieux conseils.

Antoine, qui a cru en ce livre et qui l'a porté.

Michel, mon éditeur chez Salvator, pour son enthousiasme et son soutien.

Gaële, pour son remarquable travail de relecture et de finition.

À toutes celles et à tous ceux qui auront lu ce livre et l'auront aimé : puissiez-vous y avoir trouvé un peu de lumière et de foi en l'homme.

Table

Prologue

Chroniques de la nuit

PREMIÈRE PARTIE AU COMMENCEMENT...

1. Le jour où tout a basculé
2. Les jalons d'une rencontre
3. Exister pour quelqu'un
4. De la gratuité à l'amitié
5. Des ténèbres à la lumière
6. Virées nocturnes

DEUXIÈME PARTIE CE REGARD QUI PEUT TOUT CHANGER

7. Les débuts d'une aventure
8. Dieu est enfin venu jusqu'à moi !
9. Oser l'impossible
10. L'aboutissement d'un projet
11. Créer pour exister
12. Le regard du père

TROISIÈME PARTIE LEÇONS DE VIE

13. Les chemins de la tolérance
14. Les camps, un condensé de vie
15. Au contact de la nature, aller plus loin
16. Quand la vie se fait larmes
17. Un toit, une main tendue et un avenir
18. Donnez-nous des éducateurs !

QUATRIÈME PARTIE UNE VIOLENCE AUX MILLE VISAGES

19. Cette autre famille qu'on appelle la rue
20. Le douloureux processus d'autodestruction
21. Enfants de la zone
22. La présence pour combler l'absence
23. Précarités

CINQUIÈME PARTIE DU DÉSESPOIR À LA RENAISSANCE

24. Fermeté et douceur : le précieux équilibre
25. Se sentir utile pour se découvrir meilleur
26. Petites victoires
27. Médiations
28. Apprendre la valeur des choses

SIXIÈME PARTIE CE PEUPLE QUE J'AI CHOISI

29. Lumières dans la nuit
30. Sagesse de la rue
31. La croix et les T'n
32. Témoin d'humanité

33. Une jeunesse qui a soif

34. Cet avenir qui vous appartient

Épilogue

Croire en l'impossible

Cités du cœur et l'Escale Jeunes

Remerciements